WAGNER

— ET —

Son Rôle dans l'Histoire de la Musique.

Petit historique du chant et de l'Instrumentation.
Réaction contre le Donizettisme.
La synthèse Wagnérienne, union de la musique et de la poésie.
Le génie du nord, le génie du midi.—Rossini et Meyerbeer.
Les procédés Wagnériens, la légende.
Guerre à la voix humaine.
Caractère vague de la langue des sons
La musique descriptive.
Le Leitmotive.
Wagner et la France.
Petite leçon de géographie artistique.

—Suite—

Il a fait des fautes assurément, et de très grandes fautes. Il a souvent dépassé le but. C'est le fait de tous les révolutionnaires, en art comme en politique.

Dans toute lutte qui s'engage, quel qu'en soit le terrain, entre les partisans de l'avenir et ceux du présent, de même qu'il arrive aux conservateurs qui s'entêtent dans leur résistance à la nouveauté, de tomber dans la réaction, de faire un mouvement de recul ; de même il arrive aux progressistes, irrités des oppositions qu'ils rencontrent, de se jeter dans les exagérations et d'aller plus loin qu'ils ne le voulaient tout d'abord. C'est un phénomène qui s'est reproduit dans tous les temps et dans tous les lieux.

On ne tombe jamais que du côté où l'on penche, a t-on dit justement. La haine que Wagner avait de l'Opéra-Concert, qui était un défaut, l'a fait tomber dans l'Opéra-Symphonie, qui en est un autre.

Il y a une justice à rendre à Wagner : Prise dans son ensemble, son œuvre revêt un caractère que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Ses prédécesseurs composaient un peu au hasard, se servant du mieux qu'ils pouvaient des ressources orchestrales ou littéraires qu'ils avaient à leur disposition, recevant des librettos de toute main, de toute origine ; puisant tantôt dans l'antiquité, tantôt dans les temps modernes, faisant indifféremment des emprunts aux différentes littératures italienne, anglaise, allemande, française.

Rien de pareil chez Wagner. Il commence par faire l'unité entre le poème et la partition. C'est le musicien qui écrira le libretto, ou le librettiste qui écrira la partition.

Comme je l'ai déjà dit, Wagner était plein de cette idée étrange, que je n'ai jamais bien comprise, qu'il faut bannir l'Histoire du Drame lyrique, qu'il doit toujours planer dans les régions de la légende.

Soit. Mais il est vaste, ce domaine. Il y a les légendes de l'Orient et celles de l'Occident, les légendes de l'antiquité et celles du monde moderne, les légendes du Paganisme et celles du Christianisme, les légendes du Nord et celles du Midi. Il se trouve là de quoi défrayer les imaginations et dérouter les activités de je ne sais combien de générations d'artistes. Wagner pouvait se promener à l'aise dans le monde de la fantaisie et choisir les sujets qui lui plairaient davantage, qui cadreraient le mieux avec la nature de son talent.

Point. Parmi toutes ces légendes, il n'en a choisi que d'une seule espèce, d'un seul pays, presque d'une seule époque. Il s'y est jeté à corps perdu et n'en est jamais sorti. Il a fait sur la mythologie scandinave un travail assez semblable à celui de Zola avec ses Rougon-Macquart.

De là, la profonde unité de son œuvre, c'est la seule tentative de ce genre que l'on puisse citer dans l'histoire de la musique. C'est ce qui en fait la grandeur exceptionnelle et la gloire ; ce qui doit nous inspirer à tous le respect, à quelque race, à quelqu'école que nous appartenions.

Est-ce à dire qu'il faille jeter les hauts cris, à propos de l'algarade que la population de Paris a faite à Wagner, quand il est venu lui demander l'hospitalité pour ses œuvres ? Est-ce à dire que la France ait besoin d'aller demander à l'Allemagne des leçons de politesse et de savoir-vivre ? Non certes.

Wagner s'était mis gravement dans son tort, en sortant de sa qualité d'artiste, en insultant publiquement et gratuitement la France, dans ses écrits. Si vous éprouvez le besoin de quémander les suffrages d'une nation, quelle qu'elle soit, commencez par ne pas la vilipender. L'offense avait été publique ; il fallait que la correction fût publique également.

Puis, la leçon donnée, Paris s'est repris à considérer Wagner comme un grand artiste, à le traiter comme tel, à lui faire des succès dont, s'il vivait encore, il serait fier ; car on y interprète ses œuvres mieux et plus grandiosement qu'en Allemagne, même qu'à Beyreuth. Je pourrais citer des lettres d'Américains, d'Allemands qui habitent la France et qui le constatent hautement.

(La suite à dimanche prochain.)

AUX ELEGANTES.

Les berthes de dentelle en forme se porteront beaucoup sur les corsages montants ou décolletés. Les belles dentelles ayant repris tout à fait faveur pour les toilettes habillées, nous engagerons les personnes qui possèdent des coupes de dentelle précieuse fournissant deux mètres environ, à les faire façonner pour les porter comme nous l'indiquons, le haut étant à peu près ajusté à la largeur du corsage, tandis que le bas a toute l'ampleur de la dentelle.

Ce travail doit être confié à une dentellière qui refait le réseau, afin qu'on ne puisse apercevoir aucune rajoute qui alourdirait la berthe et serait du plus mauvais effet. Les anciennes guipures, le vieux Venise, la Binche, les grosses applications d'Angleterre se prêteront parfaitement à cette sorte d'arrangement—les guipures noires, le Chantilly également ! On pourra utiliser ainsi des morceaux déjà coupés, inégaux, la dentelle se rajustant à merveille.

Le prix de la façon ne dépassera pas l'achat d'une dentelle d'imitation, et l'on aura une parure de prix qui rehaussera toutes les toilettes.

LOU GASCOU.

(Suite et fin.)

Navarrot écrivait tantôt en Français, tantôt en patois. C'était un lettré. En effet, le poète avait fait, à la faculté de Paris, des études sinon brillantes, au moins assez complètes pour le conduire au Doctorat en Droit.

Docteur en Droit et Parisien par son éducation, c'est plus qu'il n'en faut pour supposer que le Fin-gaste du savant aura infiné un tantinet sur le patois du poète, de même que la société aristocratique, où Desponrrins était entré par son mariage, dut nécessairement altérer la simplicité de son aspiration montagnarde.

Navarrot fut ce qu'on appelait en 1833, un type du vieil étudiant qui voit passer trois ou quatre générations d'écoliers, avant d'arriver au grade d'avocat ou de médecin. Ce type était très à la mode, à cette époque, et Navarrot n'a pas l'air d'en rougir beaucoup dans ses vers. Il paraît cependant, qu'à la fin des fins, la Faculté accorda son grade de docteur à ce vieux bisquard des écoles. Il y a même, dans ses œuvres françaises, une jolie pièce fort bien tournée, où il supplie la Faculté de le recevoir ne fût-ce que pour rire. Ces derniers mots forment les refrains des cinq ou six couplets de la pièce. Point n'est besoin d'ajouter que son doctorat fut accepté dans sa patrie comme un doctorat pour rire, et ses compatriotes, gens très positifs et très fins avant tout, se seraient bien gardés de lui demander des consultations sur leurs affaires et sur leurs procès. Du reste, notre irrégulier avait assez de fortune personnelle pour consacrer tous ses loisirs aux Muses, sans aucun souci du pain quotidien.

Quelle fut la source de l'inspiration satirique de Navarrot ? Quel fut le premier choc qui donna le branle à sa muse ? C'est lui-même qui nous l'apprend dans une pièce française. On va voir que, de tout temps, ce fut un mécontent et un révolté. Cette pièce est dirigée contre le doyen de la Faculté de Paris, qui, sans doute, en sa qualité de vieux professeur, réservait ses tendresses et ses indulgences aux écoliers traînés et laborieux, et non aux indisciplinés comme Navarrot. Dans la première strophe, il dit :

Un dépit m'a rendu poète ;
Le besoin de montrer la dent
Donne de l'esprit au plus bête
Moi, j'vas à fronder un Pedant.

C'est donc un révolté. De la révolte contre les maîtres d'école à la révolte contre la Société, il n'y a qu'un pas. Une fois qu'on a pris le pli, c'est fini pour toute la vie ; au lieu de s'amender, on y apporte une sorte de coquetterie, on s'y cramponne comme à un drapeau sacré. C'est l'histoire de bien des existences. Je ne jette pas le blâme sur ces carrières qui ont leur utilité dans la marche en avant de la civilisation et du progrès ; je fais simplement de l'histoire.

Quel fut l'horizon satirique des chansons de Navarrot, soit patoisées, soit Françaises ? Cet horizon est de la même nature que celui de Béranger, mais, naturellement, moins vaste. Béranger est à Paris ; il tâte vingt fois par jour le pouls à la capitale des idées, et, à chaque événement, la chanson hardie, moqueuse, part de son cœur, comme un trait qui siffle aux oreilles du gouvernement et frappe au cœur quelque ministre. Navarrot est en province, au cœur des montagnes, où les nouvelles, en ce temps-là, arrivaient cinq ou six jours en retard. Il fait écho aux poésies de Béranger, mais ce n'est qu'un écho affaibli. La plupart de ses chansons satiriques sont dirigées contre des ridicules locaux, comme on doit s'y attendre. Il veut, à sa façon réveiller la liberté endormie, ouvrir les vastes horizons du suffrage universel, et même du socialisme.

Cependant, ça et là, on trouve dans ses œuvres comme un écho lointain, les vieilles rengaines de Béranger en 1830, sur la Pologne, sur la fraternité des peuples, sur l'abaissement des frontières, en un mot, toutes les défroques libérales que le Socialisme moderne a ramassée.

Ses chansons les plus hardies remontent à l'époque paisible du roi Louis Philippe. Il faut reconnaître que les lauriers mérités par le courage du poète diminuent un peu de qualité, si l'on songe que ses vers s'adressent au gouvernement du roi bourgeois, qui avait pour coiffure favorite, à la promenade, une casquette à large visière, et pour arme redoutable un parapluie, et si, d'un autre côté, l'on mesure la distance qui sépare Paris et les Pyrénées.

Notre poète n'aurait peut-être pas mieux demandé que de voir sa muse acquérir un nouveau fleuron, le plus beau pour une muse satirique, je veux dire celui de la persécution. Mais les deux raisons données plus haut l'ont privé de cette gloire. Peut être même le poète ne l'a-t-il pas sérieusement voulue, car même, sous le plus pacifique des gouvernements, quand on le veut bien, décidement, il y a toujours moyen de se payer le luxe de quelques jours de prison.

Le bon moment pour Navarrot, s'il avait bien voulu décidément goûter de la persécution, ce n'était pas celui du roi à la casquette, mais celui de Napoléon au moment du coup d'Etat. Là, il était sûr de son affaire. Seulement, la prison n'était pas alors à Pau, ou aux environs, sous le beau climat du Midi ; elle était à Lambessa, en Afrique, et il fallait y regarder à deux fois avant de jouer cette grosse partie.

Navarrot avait une charmante retraite à Lucq de Béarn, près d'Oloron, une sorte de Tibur avec la *mediocritas aurea* d'Horace. Eh ! ma foi ! que vous dirai-je ? Il n'est pas donné à tout le monde d'être tailé en héros. Le poète romain, Horace, nous avoue sans rougir et même avec un peu de rire cynique, qu'il fut le premier à fuir à la bataille de Pharsale, pour sauver sa peau à laquelle il tenait un peu.

Navarrot remise donc ses foudres depuis 1852 jusqu'à 1864, époque de sa mort. Aussi les chansons satiriques de cette époque sont très anodines dans notre poète. Cependant, il en est deux, l'une composée en 1851, l'autre vers 1855 au retour d'un de ces amis, proscrit de Décembre, qui avait profité de la première amnistié pour revoir *les bel ceil de l'ai*. La première a pour titre "L'oiseleur et l'hirondelle." L'allusion, vous l'avouez, n'était pas très dangereuse. Elle passa inaperçue : seuls, quelques amis, au courant de l'intention, purent en savourer les traits inoffensifs. Si, quittant la politique, je voulus regarder cette élégie charmante au point de vue purement littéraire, je dirais que c'est une des plus jolies choses qui soient sorties du cœur de Navarrot. Elle rappelle vaguement un chant de Jasmin, le poète d'Agen sur les Polonais de 1831, réfugiés en France :

Sen d'ôuzelous brigalhats per l'aoaradgé
Trays cha bone sous, boutat meus a l'assé !

Et, puisque j'ai parlé des proscrits de Décembre, il est bon de répéter que si Navarrot, n'osa jamais, ouvertement, se faire le champion des idées républicaines, par pure crainte de l'exil, il se trouva, pour la défense de ces idées, des vaillants citoyens qui n'hésitèrent pas à se mettre en révolte ouverte contre le criminel attentat de Décembre. La fusillade du boulevard Montmartre, dans laquelle furent massacrés des vieillards sans défense, des femmes, des enfants inoffensifs ; l'arrestation arbitraire des représentants du peuple, l'usurpation hideuse des pouvoirs publics, n'épouvantèrent pas ces hommes à la foi solidement trempée. La plupart d'entre eux se trouvaient alors, en pleine floraison de jeunesse, à ce moment où l'avenir s'entrouve avec ses espérances les plus légitimes et ses illusions les plus riantes. Plutôt que d'accepter un régime, issu d'une violation épouvantable du droit, né au milieu du sang et des crimes, ils préférèrent aller, à l'étranger, manger le pain amer de l'exil.

La République ne saura jamais être assez reconnaissante envers ces vaillants, ces forts. Semeurs de la pensée, ils ont jeté, au devant d'eux, ces idées fécondes que le vent de ce siècle de progrès et de liberté porte si haut et si loin. C'est à leur école, en s'inspirant de leur exemple, que s'est formée cette génération de républicains à toute épreuve, que les efforts des vieux partis, tentant l'a saut des lois, n'ont jamais pu ébranler.

Sans doute, de nos jours, les rangs de cette phalange héroïque doivent être bien éclaircis. Les plus nombreux sont rentrés en France, où la République leur a accordé une pension, qui a mis leurs vieux jours à l'abri de nécessités les plus urgentes de la vie. Quelques-uns restèrent à l'étranger, où ils se créèrent une famille à laquelle ils ont appris l'amour de la France et de ses institutions républicaines.

Gloire vous soit rendue, vaillants martyrs de Décembre ! Vous avez lutté ! Vous avez beaucoup souffert ! Mais, au moins, vos luttes et vos souffrances n'ont pas été stériles. Vieillards d'aujourd'hui, lorsque vous faites un retour sur vous-mêmes, et que vous vivez de vos lointains souvenirs ; lorsque, vous retournant par la pensée à cette époque, où les opinions républicaines vous envoyaient tout droit à Pexil ; lorsque vous comparez la France d'alors, hâletante sous la main de l'usurpateur, avec la France d'aujourd'hui, libre, forte, fière, républicaine, jusque dans ses couches profondes ; imposant à l'Europe monarchique, étonnée et inquiète, le respect de ses lois démocratiques ; la première parmi les nations par les arts, les sciences, l'industrie ; les dépassant toutes par la puissance de sa fortune incalculable ; ne devant rien au dehors, et créancière du monde entier, eh bien ! Soyez fiers !...

Si c'est nous, les jeunes, qui avons couronné l'édifice, c'est vous, les vieux, qui en avez posé les solides et inébranlables assises !

YAN DE LESCA.

VIE D'ARTISTE.

Mme Rosa Bonheur a donné à la *Revue des Revues* une autobiographie où elle nous apprend qu'avant de faire de la peinture elle fut apprentie couturière.

Plus tard, elle fit des copies au Louvre, où son costume et son allure dégagée, la firent surnommer le "Petit Hussard." Le Petit Hussard avait le bâton de maréchal dans sa sabretache ; il avança en grade rapidement. Dès 1853, Rosa Bonheur expose la *Foire aux chevaux*, qui fut payée 40,000 francs, et qui, exposée dans plusieurs villes aux Etats-Unis, rapporta 300,000 francs.

"En 1858, j'achetai la propriété de By, au cœur de la forêt de Fontainebleau, où j'habite encore aujourd'hui. Je la payai 50,000 fr. et je fis construire un grand atelier. L'Empereur m'accorda particulièrement le droit de chasser dans la forêt qui s'étend autour de mon propre parc. J'y vis heureuse recevant la visite de quelques amis intimes" loin du monde et travaillant de mon mieux.

"En 1865, je m'occupais une après-midi de mes tableaux [j'avais sur mon chevalet les *Cerfs dans le Long Rocher*], quand j'entendis des claquements de fouet de postillon et un roulement de voiture. Ma petite bonne Olive entra dans l'atelier toute troublée.

—Mademoiselle, mademoiselle !... Sa Majesté l'Impératrice !

"J'eus tout juste le temps de passer un jupon sur mon pantalon de laine et d'ôter ma longue blouse bleue pour mettre une jaquette de velours.

—J'ai ici, me dit l'Impératrice, un petit bijou que je vous apporte de la part de l'Empereur. Il m'a autorisée à profiter de mon dernier jour de régence pour vous annoncer votre nomination dans la Légion d'honneur.

"Et donnant l'accolade au nouveau chevalier en l'embrassant, elle épingla la croix sur ma jaquette de velours noir. Quelques jours après, je reçus une invitation à déjeuner à Fontainebleau, où la Cour impériale résidait. Le jour dit, on vint me chercher en voiture de gala. Je me trompai de porte en arrivant et j'allais me perdre, quand M. Mocquard vint me tirer d'embarras et m'offrir le bras pour me conduire. Au déjeuner, je fus placée à côté de l'Empereur et, pendant tout le repas, il me parla de l'intelligence des animaux. L'Impératrice m'emmena ensuite pour faire une promenade sur le lac dans sa gondole."

Sur sa vie à Fontainebleau, voici les détails que donne Mme Rosa Bonheur :

"Je mène la vie de paysan. Je me lève tôt et me couche tard. Le matin, de bonne heure, je fais un tour au jardin avec mon chien et une promenade en poney-car dans la forêt de Fontainebleau. A neuf heures, je suis assise devant mon chevalet et je travaille jusqu'à une heures et demie. Puis je déjeûne simplement, je fume une cigarette, je jette un coup d'œil sur les journaux. Je reprends mes pinceaux à une heure, et à cinq heures, je fais une nouvelle excursion. J'aime à voir le soleil se coucher derrière les grands arbres de la forêt. Mon dîner est aussi modeste que mon déjeuner : je finis ma journée par une lecture, et, de préférence, je lis des livres de voyages, de chasse ou d'histoire.

"Avant de commencer un tableau, j'étudie mon sujet longuement, en m'y préparant par une observation attentive et consciencieuse de la nature. Je cherche mon ciel, le terrain propre à mon idée, et je ne fais pas un seul trait avant de les avoir bien trouvés. Je n'ai pour guide que le désir de rendre autant que possible la vérité et la simplicité. L'étude et le travail ne m'ont jamais fatiguée. C'est encore aujourd'hui comme ce fut toute ma vie, mon plus grand bonheur."

LE DERNIER BOUQUET.

I

Orphelin presque à son entrée dans la vie, Georges de Lorvailles avait été recueilli par les plus intimes amis de son père, M. et Mme de Versange, et avait retrouvé auprès d'eux le dévouement, l'affection et la tendresse dont une destinée mauvaise semblait à jamais lui avoir interdit de connaître et de goûter les douceurs.

A cette époque, Mme de Versange venait de mettre au monde une adorable petite fille qu'elle avait appelée du nom de Blanche et qui, quelques années plus tard, était devenue pour le petit Georges une véritable sœur.

Elevés ensemble, les deux enfants avaient toujours vécu dans la plus amicale intimité, partageant les mêmes jeux, heureux des mêmes plaisirs et tristes des mêmes petits chagrins de leur âge ; les plus douces heures de la vie, celles du commencement, s'étaient écoulées pour eux légères, joyeuses, tout embaumées du printemps de leur cœur, dans l'innocente gaîté et le charme naïf d'une camaraderie pleine de tendresse.

M. et Mme de Versange s'étaient fort réjouis de la vive amitié de Georges et de Blanche et, peu à peu, avaient fondé sur elle l'espérance d'une union future.

Quand Georges parvint à l'âge d'un jeune homme et que ce rêve de mariage si tendrement caressé sembla prêt à se réaliser bientôt, la santé de Blanche commença à inspirer de vagues inquiétudes.

Très délicate de nature, la jeune fille, au lieu de prendre des forces en grandissant, paraissait s'affaiblir au contraire et devenir de plus en plus languissante ; pâle et toute frêle, son visage n'était qu'un doux sourire discrètement épanoui dans l'or pâle de ses beaux cheveux blonds, mais son visage si pur se décolorait en de soudaines pâleurs et le sourire de ses lèvres s'évanouissait brusquement en de mélancoliques rêveries.

Alarmé de l'état de langueur de sa fille, M. de Versange consulta des médecins qui le rassurèrent, disant que ce n'étaient là que des troubles passagers, habituels aux jeunes filles, et dont la nature seule le avait promptement raison. Ils lui conseillèrent cependant de faire respirer à Blanche l'air de la campagne. On entrait justement dans les beaux jours et ils demeraient persuadés qu'un simple changement d'atmosphère déterminerait en peu de temps une complète amélioration.

M. de Versange suivit leurs conseils.

On fit rapidement les préparatifs de départ et l'on quitta Paris pour aller vivre jusqu'à nouvel ordre en Bourgogne, dans une splendide propriété de famille.

II

Un bresque changement s'était produit dans les fraternelles relations de Georges et de Blanche.

Autant ils étaient inséparables auparavant, autant ils semblaient désormais éviter de se trouver ensemble, et leurs causeries, jusque-là si franches, si joyeuses, si familières, devenaient embarrassées et visiblement empreintes d'une gêne réciproque.

Cette attitude nouvelle n'avait pas échappé à M. et Mme de Versange, qui se disaient, en souriant du trouble des deux jeunes gens :

—Allons ! l'amitié fait place à l'amour ; le frère et la sœur s'en vont ; voici les amoureux !

Georges et Blanche étaient loin de tirer les mêmes conclusions de leur embarras.

Le cœur inquiet, ils se posaient chacun vis-à-vis l'un de l'autre les mêmes questions, et l'incertitude où ils étaient de la réciprocité de leur amour, tout en les tourmentant d'une anxiété dévorante, augmentait encore leur timidité et les séparait chaque jour davantage.

En dehors du changement même qui s'était opéré en eux et dont leur inquiétude ne devinait pas entièrement la cause, comment auraient-ils pu se convaincre des sentiments de leur mutuel amour ? Son aveu qui remplissait leur âme expirait toujours sur leurs lèvres et devenait pour eux un obstacle insurmontable en raison même de leur fraternelle amitié. Le seul espoir qui leur restât était qu'une circonstance fit éclore, pour ainsi dire, cet aveu de lui-même.

Mais la vie calme et régulière du château ne leur laissait nullement entrevoir la possibilité d'un événement favorisant leur plus cher désir.

La circonstance vaguement attendue ne se présentant pas, Blanche résolut de la faire naître.

III

Georges avait l'habitude d'aller chaque matin s'asseoir, dans un endroit solitaire du parc, sur un vieux banc rustique à demi-caché sous un berceau de grands rosiers ; quand il n'occupait pas son esprit de quelque lecture, il goûtait dans cette retraite fleurie une heure de rêverie douce, l'âme et le regard perdus dans l'inconsciente et délicieuse contemplation de la nature.

Blanche connaissait l'habitude du jeune homme, étant venue quelquefois le chercher dans son coin de verdure favori, lorsqu'il s'y était involontairement par trop attardé.

Un matin, elle fut dans le parc un peu avant l'heure ordinaire de sa promenade quotidienne, cueillit un bouquet de roses blanches, le déposa sur le banc et, cachée derrière un massif de fleurs, attendit.

Georges ne tarda pas à venir.

La jeune fille entendait distinctement ses pas et, respirant à peine, osait à peine regarder. Il approchait lentement, absorbé par la lecture d'un petit livre. S'il lui eût été donné en ce moment de voir sa bien-aimée, il l'eût trouvée aussi rose qu'une fleur d'églantier.

Arrivé au banc, il interrompit sa lecture et aperçut à sa place favorite le bouquet de roses blanches.

Devinant aussitôt la main qui avait cueilli ces fleurs et lui en faisait ainsi discrètement l'hommage, il prit le bouquet, le pressa longtemps sur ses lèvres et, dans ce baiser parfumé où passait son âme tout entière, ses yeux se remplirent de douces larmes.

Dans sa cachette, Blanche, prête à défaillir, ses beaux yeux mouillés aussi de ses premières larmes d'amour, regardait le jeune homme, maintenant assis sur le banc, son livre oublié à son côté, tenant toujours les roses sur ses lèvres, enivré, anéanti dans l'enchantement de son rêve et de son bonheur.

Alors, lentement, elle vint à lui.

Ils se regardèrent sans rien dire, mais leurs âmes, comprenant le silencieux langage de leurs larmes, unit leurs lèvres dans un baiser.

Ce fut le premier aveu.

Ils s'aimaient d'un amour tout attendri de tristesse, d'une sorte d'amour douloureux où le pressentiment de l'irréalisable bonheur se mêlait aux plus douces extases, d'un amour où vivait le rêve de leur vie, mais qui s'épouvantait de son idéal même et que venait assombrir, aux heures de réflexion, l'ombre mauvaise d'un avenir jaloux entrevu.

L'état maladif de Blanche s'aggravait de jour en jour. Les premiers et vagues symptômes qui avaient inquiété son père et sa mère devenaient maintenant pour eux une terrible certitude qui faisait leur désespoir. L'air de la campagne, le soleil, le printemps et les fleurs n'avaient pas accompli pour la pauvre enfant le miracle attendu. En vain on avait tout tenté et on tentait tout encore pour lui rendre la santé et la joie ; en vain les soins les plus minutieux lui étaient-il prodigués. Tout demeurait inutile. La fleur charmante de sa jeunesse trop délicate pour s'épanouir aux souffles de la vie, si rudes pour elles, s'étiolait, et le mal qui rongeait sa sève avec une sûre et horrible lenteur s'affirmait désormais irrémédiable.

Tandis que M. et Mme de Versange, l'angoisse dans l'âme, suivaient d'un regard désespéré les progrès de la maladie sur le visage pâle de leur fille adorée, Georges, contenant dans son cœur, par un effort suprême de volonté, la souffrance qui le déchirait, assistait silencieusement à l'agonie de son amour.

Comme s'il eût voulu profiter des courts instants que la mort laissait encore à sa navrante contemplation, il ne quittait plus son amie. Il passait ses journées entières auprès d'elle, ne gardant plus, hélas ! la moindre espérance, osant à peine, à certaines minutes d'angoisse poignante, regarder son pauvre visage si amaigri et si pâle, de peur d'éclater en sanglots. Témoin impuissant à conjurer l'œuvre du mal, sentant la fin approcher, l'esprit hanté de visions funèbres, il souffrait sans une plainte l'atroce torture de voir, degré par degré, son rêve, son bonheur et sa vie s'anéantir dans son amour perdu.

IV

Par une belle matinée de la fin de l'été, Blanche mourut.

Depuis longtemps prêts pour la tombe, ses beaux yeux se fermèrent à jamais pour l'éternel sommeil, lentement, sans secousse, comme une fleur se fane.

Quoique la maladie de leur fille ne leur eût plus laissé depuis quelque temps la moindre illusion et leur eût fait prévoir, au contraire, un deuil aussi prochain qu'inévitable, sa mort plongea M. et Mme de Versange dans la consternation la plus profonde.

Le cœur n'est jamais prêt à perdre ce qu'il aime !

Au dernier soupir de celle qu'il adorait de toute son âme, Georges après une crise effrayante de sanglots et de larmes si longtemps étouffés, fut pris d'un accès de désespoir si voisin du délire qu'on dut l'arracher de force du chevet de sa chère fiancée.

De celle qu'il avait passionnément aimée, qu'il avait chérie de toutes les délicatesses de son affection, il ne restait maintenant qu'un cadavre frêle, émacié, au visage presque diaphane, les yeux clos pour jamais et les lèvres aussi pâles que les roses blanches,—ces fleurs si douces qui avaient été les premiers interprètes de leur crainte et profonde tendresse et depuis étaient devenues les fleurs entre toutes aimées.

On venait de revêtir pieusement le cadavre de Blanche de sa toilette dernière.

Maintenant, la pauvre morte reposait dans une belle robe blanche, comme une fiancée, sur son lit de jeune fille tout parsemé de fleurs où la mort l'avait frappée et d'où on allait bientôt l'emporter à la tombe. Auprès d'elle deux grands cierges brûlaient et coloraient du reflet de leurs flammes tremblantes son visage immobile. Semblable à une jeune martyre, elle reposait tenant dans ses mains jointes, non une palme, mais un petit bouquet de roses blanches que Georges y avait placé,—en souvenir du premier aveu de leur amour enseveli déjà dans le passé.

Très-pâle, les yeux meurtris par les larmes, les traits empreints d'une horrible souffrance, marchant à pas interrompus par les sanglots, prêt à défaillir et s'appuyant aux meubles pour ne pas tomber, tant il sentait son cœur se briser en lui, le jeune homme entra dans la chambre mortuaire.

Longuement il baisa au front sa pauvre bien-aimée, s'agenouilla près du lit et, le front dans ses mains, donna un libre cours aux pleurs qui l'étouffaient.

En ce moment, il était seul auprès du cadavre.

Dans la pièce voisine, quelques amis de la famille tâchaient de consoler par leur présence la profonde affliction de M. et de Mme de Versange.

Toujours agenouillé, Georges pleurait amèrement.

Tout-à-coup, pendant que sous être tout entier s'abîmait dans la douleur, les mains du cadavre, que la rigidité de la mort n'avait pas, sans doute, encore jointes pour jamais, se détachèrent peu à peu, et l'une d'elles, tenant le bouquet de roses, entraînée par son propre poids, se posa, en retombant le long du corps, sur la tête penchée du jeune homme.

A ce contact, Georges terrifié, se croyant en proie à un horrible cauchemar, eut un brusque sursaut et regarda la morte.

Blanche avait maintenant les bras étendus.

L'un, à demi-ouvert, semblait lui offrir encore un dernier embrassement, et l'autre, celui dont la main s'était posée sur sa tête, complètement retombé sur le lit, lui tendait l'hommage suprême du bouquet de roses.

A cette vue, Georges poussa un grand cri.

Il prit le bouquet et, les yeux affreusement dilatés, regardant fixement le cadavre, éclata soudain d'un rire épouvantable.

M. et Mme de Versange accoururent, suivis des personnes qui se trouvaient avec eux.

Georges riait d'un rire inextinguible en effeuillant les roses blanches sur le visage de sa bien-aimée.

Le malheureux était fou !

PROVERBES ESPAGNOLS.

Les larmes des femmes valent beaucoup et leur coûtent peu.

Cette maison est mal en train où la quenouille commande à l'épée.

Marie ton fils quand tu voudras et ta fille quand tu pourras.

Il n'y a pas de bonne soupe sans lard, de bon sermon sans citation de Saint-Augustin.

MIMOSAS.

Vous connaissez la fleur légère,
Bordant le flot bleu qui sourit ;
On dirait que, sur la fougère,
Le soleil tombe en neige d'or.

Comme un panache de fumée
Que le couchant teint de safran
Comme une poussière embaumée
Que pousse la brise en errant,

Elle monte dans l'air humide
Où le flot roule un souffle amer,
Et mêle son parfum timide
Aux âcres senteurs de la mer.

Elle flotte parmi l'espace
Où l'oisanger tend ses bras lourds ;
L'aile du papillon qui passe
Y met un fragile velours.

Mimosa ! presque un nom de fée !
Quelque malade, assurément,
Si on étant autrefois coiffée,
Parut plus belle à son amant !

J'aime cette fleur parfumée
Au souffle fertif et coquet,
Parce qu'une main bien aimée,
Un jour en portait un bouquet.

---

sur du papier écolier, jamais de la même écriture, indiquant un endroit, jamais le même, et une heure, toujours vers la nuit ; et tantôt elle y trouvait une grosse femme, tantôt le petit jeune homme qui avait eu l'audace de se présenter chez elle à Roubaix.

Chaque fois elle éprouvait une grande humiliation de se rendre à de telles injonctions et une grande terreur que quelqu'un de sa famille ou de ses amis ne la surprît ; car quelle explication valable pourrait-elle donner si on la voyait causer avec ces inconnus ? A son mari, surtout, que dirait elle, si la chose arrivait à ses oreilles ?

Mais aucune objection ne l'empêchait de courir exactement à ces rendez-vous, où elle entendait parler de sa fille....

A chaque fois, elle en apprenait un peu plus ; et l'on était toujours censé se donner beaucoup de mal pour la renseigner ; et, pardessus tout, on était censé dépenser beaucoup pour l'argent.

Aujourd'hui enfin, elle allait porté gagner, absolue dosse de Suzanne.

—Mais vous êtes sceptique ? *du Sau-*

—C'est le siècle qui m'y a *tout* monsieur Lequesnoy. Cependant, vrai ! et quoique j'examine tout bien froidement, si j'apprenais que cette femme et cette jeune fille sont des coquines, cela m'enlèverait une grosse illusion.

—Enfin, puis-je compter sur vous ?

—Je serai très heureux de vous avoir été agréable ! affirma le notaire en se levant et en tendant la main au député. Je vais charger

—Je le pense, madame ; mais si vous avez réussi !

—Et il n'y aura pas grande bénéfice sur le billet de mille francs !

On ne lui fournissait jamais les renseignements que donnant donnant.

Elle remit les mille francs à la femme qui examina le billet à la devanture d'un magasin ; puis :

—C'est aux Ternes, madame ! Et on vous recommande beaucoup de prudence pour y aller ; car c'est des sauvages qui seraient capables de déménager si elles savaient qu'on veut leur remettre la main dessus.

— Oui, oui, naturellement.... Mais quelle rue ? Quel numéro ? interrogea Geneviève tout fiévreuse.

La femme répliqua :

—Il faut que vous me donniez, d'abord, votre parole d'honneur, que, ni à votre mari, ni à personne, ni surtout à cette jeune fille et à sa maman, vous ne divulguerez de quelle manière vous êtes parvenue à savoir....

—Mais je l'ai déjà promis, madame !

—Eh bien, rue du Débarcadère, 138, Mme et Mlle Thorigny. Et, pour Dieu ! n'allez pas dire Leval au lieu de Thorigny ! Vous les trouveriez envolées le lendemain, comme elle se sont envolées, en un bail, de la rue Ganneron. que j'ai... bien... Bien, madame ! lettre aurait pu s'éloigna, toute s'égarer.

—J'attendrai donc la grosse soyez revenu à Paris, au jour que vous renseigner que de vive que sur ce que nous aurons découvert ?

—C'est cela. Et pardonnez-moi, cher monsieur Reyllard, d'en user ni à l'aurevoir.... On se reverra, pourtant ! Car t'as pas fini de chanter, va !

En ce moment, le petit jeune homme rejoignit la grosse femme ; et :

—Eh bien ! ma bonne Irène ?

—Ça y est, mon amour.

—Elle a casqué de son billet de mille ?

—Sans barguigner ? Vous auriez pu y en demander deux, mon joli Nénest !

—Non. Faut savoir se modérer, déclara le jeune homme.

—Et.... qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? On ne va pas en rester à cette misère de vingt six mille francs ?

—On va se reposer, annonça le joli coquin. Vingt-six mille balles en six mois, c'est gentil ?....

—Dame ! Si on recommençait tout de suite, ça ferait cinquante mille francs par an ! Des revenus de millionnaires....

—Aussi, ne faut-il pas être trop gourmand tout de suite, ma chère Irène. On va voir, on va se rendre compte de ce qu'est la petite pour la dame, on va....

—On va, n'est-ce pas, sous prétexte de surveiller l'affaire, essayer d'en écarter cette bonne madame Irène qui a éventé la mèche.... interrompit vivement la grosse femme. Comme on aurait déjà essayé, hein ! si je n'avais pas montré les dents ?....

—Allons donc !

—Pas de ça, monsieur le vicomte de Maurevert. Part à deux jusqu'au bout, ou je fait du pétard !

—Ceptionl ce que vous n'êtes pas veblée ; et en...

nue aux rendez-vous aussi souvent que moi ?

—Parce que je l'ai exigé ! Mais que ça continue, ou gare ! J'irais tout de suite chez le mari ; et, avec lui, ce serait moins commode qu'avec sa maîtresse femme !....

—Voyons, voyons, ma petite Irène, à propos de quoi vous mettre en colère, quand nous marchons si bien d'accord !

—Avec ça que nous étions d'accord lorsque vous êtes revenu de Lille et de Roubaix ! A vous entendre tout était perdu, il fallait se contenter de ce que vous leur aviez enlevé du premier coup.

—Est-ce que je pouvais supposer que ça repliquerait si facilement ?

—Bon ! bon ! Vous avez essayé de vous dégager de moi, voilà tout.... Ça a raté ; et ça ratera toujours, tenez-le-vous pour dit ! Je veux ma part du gâteau jusqu'au bout ; et si, contrairement à nos idées premières, la dame est bien ce que nous supposons aujourd'hui pour la jeune fille.... Ah ! mon petit, ces vingt-cinq mille francs n'auront été qu'une misère auprès de ce qu'on lui tirera.

Tandis que ce plan s'ébauchait contre le bonheur et la tranquillité de Geneviève, celui-ci, prenant un fiacre, se faisait reconduire à l'entrée des Champs Elysées.

Elle n'aurait pu, sous le coup de la grande émotion qu'elle venait d'éprouver, faire ce long chemin à pied. Et, dans le fiacre, elle put s'abandonner à ses larmes de bonheur, et murmurer cent fois ces mots :

—Demain... demain, je la reverrai....

Qu'en adviendrait-il ? Quelle complication cela allait-il apporter à sa vie ?.... Comme d'habitude, elle y songeait à peine. La revoir ! Trouver un prétexte pour l'embrasser ! Son âme n'était pleine que de cela.

Une nouvelle émotion l'attendait chez elle.

Dès qu'elle fut rentrée, le domestique, qui demeurait toute l'après-midi dans l'anti-chambre, lui remit une carte en disant :

—Ce monsieur est là depuis un instant :

Elle lut le nom :

JACQUES ALBARÈDE.

Et elle frissonna. Certes elle ne devait pas s'étonner de sa visite, puisque son beau-père avait prié la peintre de venir les voir ; mais quelle étrange coïncidence qu'il se présentât chez elle juste à l'instant où elle apprenait en quel end